

Marshall, John U (1989) *The Structure of Urban Systems*.  
Toronto, University of Toronto Press, 394 p.

Jean-Bernard Racine

Volume 34, numéro 93, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022145ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022145ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

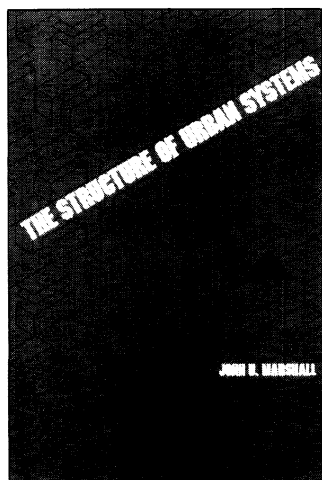
Citer ce compte rendu

Racine, J.-B. (1990). Compte rendu de [Marshall, John U (1989) *The Structure of Urban Systems*. Toronto, University of Toronto Press, 394 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 34(93), 392–395. <https://doi.org/10.7202/022145ar>

*des lois*: «Organisation globale de l'espace destinée à répondre aux besoins de la population. Elle suppose une intervention volontaire dans le but d'assurer une répartition adéquate des fonctions, la mise en place des équipements et infrastructures nécessaires ainsi que la détermination des zones qui présentent des dangers à l'établissement humain» (p. 7). Plus proche de la Loi sur l'aménagement et l'urbanisme en vigueur au Québec, cette dernière définition, on s'en aperçoit, n'a pas le sens plein de celle de Merlin et Choay. Cela dit, il demeure que le *Dictionnaire* offre, dans l'ensemble, des définitions qui correspondent à la réalité législative et vécue de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire en France. Ce souci de coller à la réalité française qui a guidé la préparation de ce dictionnaire ne fait pas pour autant de ce dernier un ouvrage s'adressant uniquement aux spécialistes de l'Hexagone. En effet, on y trouve des éléments qui correspondent parfaitement à la situation qui existe au Québec. Ainsi, «l'opération programmée d'amélioration de l'habitat (ancien)» pourrait être subventionnée à même notre Programme d'aide à la rénovation Canada-Québec (PARCQ). Les schémas directeurs français, ou schémas régionaux d'aménagement et d'urbanisme, équivalent à nos schémas d'aménagement. Lorsqu'il est question de «Plafond légal de densité» ou de «Plan d'occupation des sols», on doit penser au «coefficient d'occupation du sol» utilisé ici. Quant à leurs «zones de protection du patrimoine architectural et urbain», elles trouvent leur écho dans nos Plans d'implantation et d'intégration architecturale des articles 145.15 à 145.20 de la Loi sur l'aménagement et l'urbanisme. Et il en va de même pour nombre d'autres exemples.

L'urbanisme québécois est bien jeune, aussi a-t-on tout intérêt à suivre de près ce qui se fait ailleurs. À cet égard, le *Dictionnaire* de Merlin et Choay est tout plein de bonnes suggestions.

André BOISVERT  
Montréal



MARSHALL, John U. (1989) *The Structure of Urban Systems*. Toronto, University of Toronto Press, 394 p.

Les géographes francophones qui s'efforçaient, au début des années 1970, de suivre les tenants et les aboutissants, les développements critiques aussi, de la «nouvelle géographie quantitative et théorique» se souviennent peut-être encore des discussions engendrées dans leur «milieu» restreint, par la publication en 1969 dans la nouvelle série des travaux de recherche du département de géographie de l'université de Toronto, de la thèse de doctorat de John U. Marshall. Sous la direction de Jacob Spelt, il offrait une triple première aux géographes canadiens. Dans *The location of Service towns. An approach to the analysis of central place systems*, l'auteur s'efforçait d'explicitier le plus complètement possible la composante spatiale du concept de hiérarchie des lieux centraux. Pour ce

faire, il montrait que tout progrès à cet égard dépendait de techniques d'investigations adéquatement reliées aux principes théoriques qui devaient à cette fin être raffinées au double plan logique et opérationnel. Enfin il illustre la pertinence et l'intérêt de sa démarche par une étude empirique portant sur des comtés de la partie septentrionale de la péninsule méridionale de l'Ontario: les systèmes de lieux centraux de Barrie et d'Owen Sound.

D'aucuns reprochèrent à cette étude d'être un simple exercice d'école, expression de querelles typiquement scholastiques. D'autres, plus nombreux, y découvrirent le matériel idéal pour un enseignement universitaire illustrant parfaitement les objectifs de la «nouvelle géographie». Celle-ci doit s'orienter sur la généralisation, en termes d'hypothèses et de théories dont il conviendrait de tester la validité, formaliser les principes géographiques en un tout cohérent et structuré qui puisse enfin servir de référentiel à tous les chercheurs. Dans cette perspective l'utilisation des mathématiques se présente comme le support logique sur lequel ceux qui cherchent des explications générales auraient la possibilité de bâtir des théories d'une façon telle qu'ils puissent en tester la validité. L'effort de quantification et les méthodes statistiques apparaissent comme moyens et instruments méthodologiques assurant le passage de l'utilisation des données factuelles ou conceptuelles aux données numériques. Ce faisant on disposait d'un moyen de confronter la théorie à la réalité, dans le cadre d'une représentation de la réalité comme formant un «système», systèmes et attributs «spatiaux» évidemment, puisque tels étaient le niveau spécifique et l'objet de l'analyse géographique.

Si préoccupation ontologique il y avait alors, ce n'était que pour l'être du système, mais qui ne se définissait qu'en termes purement fonctionnels, comme d'ailleurs la notion de centralité. Pas d'autre questionnement ne venait troubler la belle ordonnance d'une thèse que l'on pouvait présenter comme la quintessence de l'expression positiviste de la géographie, soulignée par la pauvreté — encore avait-elle le mérite d'exister — de la discussion sur la méthodologie de l'explication.

Plus de 20 ans ont passé et John U. Marshall nous offre un nouveau livre dont on dira sans doute qu'il a le même intérêt et les mêmes limites, même s'il est, plus explicitement qu'une thèse, écrit pour les enseignants et les chercheurs débutants. Du moins a-t-il le grand avantage de ne pas tromper le lecteur sur la marchandise: une présentation des principes, des possibilités et des principaux résultats de l'analyse des systèmes urbains. Un champ de recherche recouvrant les territoires académiques traditionnels de la géographie, de l'économie et de la science régionale et qu'il définit comme l'étude, aux échelles régionales, nationales et internationales, de l'organisation spatiale des réseaux de centres urbains. Localisation, fonctions économiques, taille de la population en sont les maîtres mots. La vision se veut pourtant plus globale puisqu'il s'agit de saisir le rôle des centres urbains dans le grand processus d'occupation et de développement de la terre par l'humanité. En témoigne un premier chapitre consacré à la présentation, non problématisée (au sens où pourraient l'entendre aussi bien un David Harvey, un Paul Wheatley ou une Jane Jacob), des grandes lignes historiques de l'urbanisation mondiale. On passe très vite à la présentation, dans les termes classiques de la géographie anglo-saxonne des années 1960-1980, des fonctions urbaines et de la classification économique des villes, de la diversification industrielle, et de la théorie des lieux centraux, justement ramenée à la théorie de la structure spatiale du commerce local. L'auteur aborde ensuite la place et le rôle des villes dans le commerce à longue distance (le modèle mercantiliste de William Vance), avant d'étudier les taux de croissance et les relations de rangs dans une population en cours de concentration croissante.

Entre les deux niveaux de distance commerciale, qui représentent selon lui deux approches complémentaires de la géographie des systèmes urbains, John U. Marshall intercale, comme en 1969, une intéressante discussion des moyens techniques de jeter les ponts entre la théorie et les observations. Il scrute avec beaucoup d'attention et de réussite les problèmes de mesure et de création de données, en liaison surtout avec le problème de la structuration hiérarchique. Toujours très attentif à la confrontation du théorique et de l'empirique, il discute les raisons de l'échec, jusqu'ici mal appréciées selon lui, de la version löschienne de la structuration hexagonale de l'espace. Comme pour les films à suspense, je laisserai au lecteur le plaisir de s'en donner la surprise par la lecture d'un livre dans l'ensemble très utile en dépit de ses faiblesses.

D'une certaine manière, l'auteur est convaincant, si l'on veut bien admettre avec lui, ce qu'il semble lui-même faire implicitement, que la trame spatiale est fondamentale, au sens fort du terme, pour rendre compte de la structure et des lois de fonctionnement du système urbain. Ce dernier est

encore une fois défini en termes purement fonctionnels et sa «compréhension» (ce concept tend à remplacer celui d'explication) peut se ramener au constat de régularités statistiques, fussent-elles spatio-temporelles comme dans les simulations liées au modèle de diffusion stochastique de Robson consacrées à la croissance urbaine du XIX<sup>e</sup> en Angleterre et au Pays de Galles. L'auteur y trouve une occasion de montrer, incidemment, comment résumer une thèse en deux pages et demie de manière satisfaisante en faisant de celle-ci une des briques de l'édifice: un «modèle» du genre au demeurant, qui montre bien comment le livre est construit en même temps que l'intérêt de la longue réflexion de l'auteur sur ces mêmes sujets. La question qu'il pose de savoir si un modèle du type de Robson, simulé sur une période suffisamment longue, pourrait produire la relation log-linéaire entre rang et taille comme un résultat solide me paraît tout à fait pertinente.

Si les concepts fondamentaux sont explicités d'entrée de jeu, ils ne sont pas critiqués ni resitués, ni dans leur historicité, ni dans les pratiques quotidiennes, ni dans aucune enveloppe problématique, pas plus celle qu'a offerte depuis les années 1970 la géographie radicale que celle offerte par la géographie humaniste. La réduction de la notion de système urbain à sa composante mercantile reste constante. Nous sommes aux antipodes et d'Habermas, et de Giddens, et de Boudon. À cet égard la déception est immense. En revanche si le lecteur désire lire un bilan rapide, bien fait, honnête, simple et conceptuellement complet (dans les limites inhérentes au genre), il appréciera fortement cette présentation de l'édifice construit pierre à pierre par une analyse spatiale toujours bien vivante et toujours aussi réconfortante et simple. L'auteur a décidé d'exclure toute référence aux analyses multivariées, dont ses proches collègues ont pourtant montré, au sein de la même métropole, voire au sein du même département de géographie, et l'intérêt et les limites en la matière. Marshall focalise plutôt son attention sur les problèmes de définition de mesure initiale et donc de construction d'un objet. Il reste que cet objet n'est pas problématisé ni situé dans des significations sociétales. Là encore l'effet est double et ambigu: il permet certes de montrer à quel point les résultats sont dépendants des mesures initiales, mais sans que soient discutés pour autant les niveaux de mesure, non plus que la nature des médiations entre la mesure et son objet. Quant à l'évitement du référentiel multidimensionnel, n'est-il pas le point de départ d'un évitement plus profond, qui n'a rien de statistique, mais qui touche à l'essence même des choses et aux relations réellement substantielles dans lesquelles s'inscrit la dynamique urbaine?

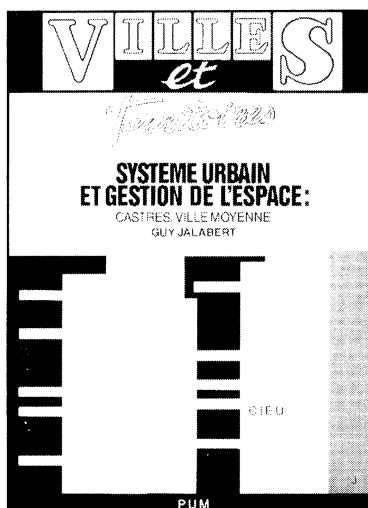
La meilleure preuve en est que, dans le cadre d'une problématique qui se dit et se veut explicitement systémiste, cette géographie reste définitivement une géographie des lieux et ne se définit pas par la saisie d'une géographie des flux. Les seuls flux évoqués sont les flux de passagers aériens *intercity*, et encore sont-ils traités uniquement pour donner deux caractéristiques supplémentaires aux lieux: centralité et nodalité. Qu'en est-il des flux financiers, de ceux qui sont liés à l'essor des services aux entreprises, qu'en est-il du rôle du contrôle institutionnel et politique des investissements? On est loin des ambitions spécifiques de l'approche systémique, définitivement aplatie ici en même temps qu'extraite de la totalité sociale, et disons-le aussi, de ce qui nourrit l'essentiel aujourd'hui de la dynamique économique des villes et la restructuration «turbulente» des systèmes urbains et qui s'inscrit dans un système d'interdépendances externes et internes autrement plus complexe, touchant aux relations économiques, politiques, institutionnelles qui commandent la redistribution de la consommation et de l'investissement. Ce à quoi les géographes canadiens, qu'ils soient de Montréal, de Toronto, de Vancouver ou de Calgary sont pourtant de plus en plus sensibles, comme en témoignent pourtant quantité de travaux qui s'inscrivent aujourd'hui dans des référentiels théoriques certes encore insuffisamment développés mais que l'auteur semble hésiter à utiliser et parfois ignorer alors qu'ils s'élaborent pour l'essentiel au sein d'une université voisine, au centre même de Toronto.

Vieille histoire, vieille critique du courant dominant de la géographie anglo-saxonne des années 1960 et 1970, l'accusation portée à la «nouvelle géographie» d'alors de s'abstraire de la totalité sociale est à renouveler aujourd'hui en rappelant à la géographie urbaine d'inspiration économique qu'elle doit s'inscrire, entre autres, dans le contexte de la mondialisation de l'économie et s'ouvrir aux problématiques sociétales plus riches qui permettent de comprendre ce qu'un Paul Villeneuve appelle «la nouvelle centralité urbaine».

Il reste que le livre de Marshall est pourtant le monument le plus lisible consacré à une époque dépassée du renouveau géographique, et de fait il participe largement de l'histoire de notre discipline,

et ce d'autant plus que nous ne voyons aucune raison, à condition toutefois de ne pas en rester là, de ne pas initier nos étudiants aux beautés des relations spatiales entre points, lignes, surfaces, rangs et autres hexagones, une construction dont Marshall nous dit lui-même avoir voulu célébrer la beauté («de la forêt») plutôt que des arbres individuels. Était-ce vraiment là la question?

Jean-Bernard RACINE  
Département de géographie  
Université de Lausanne



JALABERT, Guy (1989) *Système urbain et gestion de l'espace*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, Villes et territoires 1, 122 p.

Dans la série *Villes et Territoires*, le Centre interdisciplinaire d'études urbaines (CIEU), équipe de recherche associée au CNRS de l'Université de Toulouse-Le Mirail, publie cette étude de géographie urbaine sur Castres, ville de 44 000 habitants dans le Sud-Ouest de la France.

Il s'agit d'une réflexion sur la ville pour en saisir le fonctionnement; celui-ci est considéré comme un système d'acteurs sociaux en interaction, ouvert sur un environnement extérieur dans lequel les acteurs locaux disposent d'une certaine marge de manoeuvre. L'analyse présentée montre clairement qu'il faut aller au-delà «du brassage informatique quantitatif de données» qui, si elles sont évidemment nécessaires, ne sont que le constat de processus dont les moteurs sont ailleurs. Avec le cas de Castres c'est l'intérêt de cet «ailleurs», trop souvent ignoré par les géographes, qui nous est présenté. La recherche urbaine se trouve ainsi ramenée sur le terrain des réalités vécues, celui des décideurs et des décisions, au lieu de s'échapper vers des «corrélations aussi sophistiquées soient-elles» qui ignorent les stratégies et le jeu des acteurs à l'origine de la production du cadre bâti et du fonctionnement de l'organisme urbain.

Face à l'émiettement des savoirs sur un même objet, ce travail de recherche est d'un apport important pour montrer le rôle que peut jouer la géographie. Alors que pour l'analyse des systèmes «le tout est plus que la somme des parties en interaction entre elles», pour la géographie l'espace est plus que la somme des éléments qui s'y trouvent en interaction. C'est cette réalité qu'il s'agit donc d'appréhender.

Saisir les acteurs locaux dans leurs fonctions devient essentiel: ce sont eux qui façonnent la ville, qui élaborent des stratégies d'anticipation ou d'inertie face aux problèmes d'aménagement et de développement posés par les agglomérations urbaines; ce sont eux qui réagissent plus ou moins aux impulsions extérieures au milieu dont ils ont la charge et qui assument avec plus ou moins de bonheur